

La tolérance réelle fait mal

Une contemplation sur la situation de l'époque

Martin Barkhoff^()*

1. Tolérance, c'est toujours tolérer les intolérants ; tolérer celui qui pense et ressent vraiment autrement.

2. Tolérance se tait. Elle meurt quand elle prend la parole. On dit pourtant pas : « Cela me coûte quelque peu d'entendre vos jugements négligents et idiots et votre miaulement. » Non, on se tait en face de l'autre et aussi soi-même à son égard. On apprend à supprimer et taire dans les règles ce qui obère — en calcinant dans une offrande de silence. C'est seulement vraiment alors, qu'on n'exigera plus des autres la tolérance pour sa valeur propre ; cela est intolérant d'une manière niaise.

3. C'est symptomatique pour la disparition de la tolérance de notre société, que l'on parle beaucoup d'elle, que constamment il soit exigé « encore plus de tolérance ». On ne supporte plus les pensants et les sentants réellement autrement. Tous ceux qui ont renoncé à s'éduquer eux-mêmes à supporter les autres, les « plus mauvais » êtres humains, ont l'envie de refondre les autres êtres humains en fonction de leurs idées de tolérance. Pour la liberté de l'esprit, les augures se trouvent à l'orage.

4. Les tolérants savent, que tolérer a à faire avec la douleur. Il s'agit de supporter quelque chose qui fait mal. Ce qui rend joyeux, ou bien ce qui est égal, cela ne pose aucune tâche à la tolérance. Les prêcheurs de tolérance prennent la fuite devant cette douleur intérieure. Ils ne veulent rien en savoir. Quand ils exigent des être humains, d'être tolérants, il n'exige pas d'endurer quelque chose. Ils nous exhortent, à ce que les choses nous soient censées nonobstant indifférentes. Leur tolérance est impassible, gentiment garnie de sympathie gratuite. En tant que moyen contre l'éveil douloureux à autrui — la douleur éveille — ils prêchent le surmontement de cette douleur par une apathie « cordiale ». Cette tolérance déchue est une forme grave de la désensibilisation, un éducation au je-m'en-fichisme.

5. Qu'est-ce qui nous entraînera à l'ôter ?— Il existe une compassion de la sensation et une compassion de la conscience idéale [conscience des idées, s'entend, *ndt*], mais on peut aussi ressentir de la compassion pour la misère que l'on voit ; on peut aussi avoir une compassion douloureuse de la misère que l'on comprend. La première sorte de misère peut nous motiver, à aider un cas unique et momentanément. Mais la vertu de changer cela qui engendre sans cesse la misère, que l'on ne conquiert qu'à partir de la compassion, laquelle ressent au moins autant de douleur sur les causes originelles de la misère que sur la misère visible — quand bien même ces causes ont des aspects anodins, nets et sympathiques —. La misère visible me rend capable pour l'unique moment isolé. Mais une bonne mère, un pédagogue qui soigne, un médecin, un conseiller municipal capable, un homme politique, qui n'est pas à mener par le bout du nez, je ne peux le devenir que par la seconde sorte de compassion. C'est le ressenti partagé avec l'idéal, avec ce qu'on pense « seulement ». La capacité, de ressentir l'idéal, on la forme avant tout du fait que quelque chose est sacré. On adresse aux choses une attention renforcée, profonde et sérieuse, laquelle, au moyen des idées qui leur sont unies et par l'esprit unies à elles nous les rendent si précieuses — et non pas par ce qui relève des sens. Sans que des idées déterminées soient sacrées, on ne peut pas devenir un révolutionnaire social efficace ; chez Engels on peut voir cela plus nettement que chez Marx.

6. Cette part prise aux idées, aux impulsions morales, à la vie de l'esprit dans une société, qui est aussi une communauté de souffrance, avec les hauts et les bas des énergies de respect dans une société — cela veut nous entraîner à nous défaire de l'éducation au je-m'en-fichisme. C'est la sensibilité prête à souffrir, de laquelle on veut libérer les êtres humains. Cette sensibilité est le lieu, où la faculté de jugement grandit et prospère en l'être humain. Car la faculté de jugement n'est pas seulement quelque chose d'intellectuel. Ce qui est banalement intellectuel trouve sans cesse plus de

raisons pour ou contre tout, mais cela ne rencontre pas de jugement. Celui qui observe la faculté de jugement, en lui ou bien chez autrui, remarque qu'un jugement se forme dans le sentir des idées. Du sentir des idées on en vient à la décision, au permanent que l'être humain accueille dans sa substance. Dans le jugement a lieu une formation d'être humain. — Il est symptomatique, que les « éducateurs à la tolérance » voudraient si volontiers nous conditionner à l'indifférentisme vis-à-vis de la dénaturation de ce qui est noble, de ce qui est éprouvé comme sacré, de l'idéal. Il est important pour eux que nous saluions ouvertement de manière blasphématoire. Cela étant, le sacré est le contre-poison à l'impassibilité et prépare à la vertu du jugement. Et la vertu du jugement, c'est de combattre contre quoi les « tolérants » véritablement combattent. Ces ennemis, ne veulent pas le supporter ni en eux, ni dans le monde, ce jugement fondé, contenant l'universel, qui distingue avec assurance le mauvais du bien.

7. L'indifférentisme enseigne : « Chaque chose et chacun est exactement aussi bien que mal que tout autre chose ou autrui. Tout est identique. Tout est indifférent. — Ce principe de foi, c'est sa déclaration de guerre contre la vertu humaine du jugement, contre la vie de l'esprit en l'être humain. Car la vertu au jugement distingue. Elle instaure une disproportion. Et elle distingue à partir de la vertu, que l'on peut avec Hegel désigner comme l'esprit du monde. Des discernements pertinents ne peuvent pas être plus authentiques. — La vertu de discrimination est l'adversaire contre lequel les « tolérants » avanceront toujours sans pitié. Ils prohiberont la discrimination arbitraire. Ils feront cela à la manière de leur précurseur John Knox, le grand prédicateur de la tolérance en Écosse. Aussi longtemps que l'on s'élève encore, on exige une tolérance à faire fondre le cœur, et lorsqu'on dispose des ressources sociétales, ceux qui pensent autrement deviennent l'affaire de la police et pires encore. Aujourd'hui déjà nous rencontrons la vertu de jugement remplacée par la conviction [politique, spécialement, *ndt*] : des personnes officielles doivent à tout moment « être ouvertes sans réserve », elles doivent vivre d'avance dans cette démente tolérance sans douleur, que Aldous Huxley décrit dans le « *Un joli nouveau monde* ». C'est le quotidien que des êtres humains, sur lesquels tombe seulement le suspicion, ont à se heurter contre toutes sortes d'injonctions de convictions puériles, avant de s'en purger à la vitesse de l'éclair en sortant de leurs positions. Je pense que nous éprouverons encore un laps de temps dans lequel les « intolérants », et donc ceux qui jugent d'eux-mêmes, seront totalement ensuite éliminés de la vie sociale. — Qu'enseigne la tolérance dans cette situation ? « Quand bien même cela te fait encore aussi mal, comprend cette hostilité contre tout esprit réel. Comprend et laisse la douleur sur la destruction des fondements de la civilisation monter complètement en toi. Ne t'insensibilise pas au moyen d'indignation, de colère ou d'énervement. Au beau milieu de cette douleur, tu rencontres quelque chose de tout autre. Quelque chose qui te donnera de la consistance. Tolérance n'est que le guide vers cet autre. Tu seras éveillé(e) aux énergies véritablement porteuses. Tu pourras aimer élémentairement ces hommes, précisément si tu les comprends totalement. Ta tolérance se métamorphosera. Tu reconnaîtras aussi les ennemis réellement destructeurs et tu les aimeras. » — Ainsi enseigne la tolérance. Nous pressentons encore seulement qu'elle a raison. Si nous avons suivi son conseil, alors nous pouvons peut-être parler comme Antonio Porchia : L'amour qui n'est pas encore devenu douleur, n'est pas encore l'amour total.

Das Goetheanum, n°42/2014.

(Traduction Daniel Kmiecik)

(*) Martin Barkhoff fut rédacteur en chef du Goetheanum et il est à présent pédagogue en pédagogie curative et journaliste à Berlin. Il s'occupe en particulier avec l'architecture intérieure du Calendrier de l'âme de Rudolf Steiner (Langage solaire, Dürnach 2009).

[La **tolérance**, lui **la connaît très bien**, ainsi que d'ailleurs la **solidarité** remarquable dont il fit preuve à l'égard d'**Amon Reuveni**, lors de la démission « en bloc » de toute la rédaction de *Das Goetheanum* suite à la mise à pied immédiate de celui-ci. *D.K.*]